

VU Research Portal

Étudiants et gradués dans une société locale: la ville de Zutphen en Gueldre du Moyen Âge au début du XIXe siècle

Frijhoff, W.T.M.

published in

LIAS. Sources and Documents relating to the Early Modern History of Ideas
1995

document version

Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in VU Research Portal](#)

citation for published version (APA)

Frijhoff, W. T. M. (1995). Étudiants et gradués dans une société locale: la ville de Zutphen en Gueldre du Moyen Âge au début du XIXe siècle. *LIAS. Sources and Documents relating to the Early Modern History of Ideas*, 22(2), 241-275.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

E-mail address:

vuresearchportal.ub@vu.nl

WILLEM FRIJHOFF

**ÉTUDIANTS ET GRADUÉS DANS UNE
SOCIÉTÉ LOCALE:
LA VILLE DE ZUTPHEN EN GUELDRE
DU MOYEN-ÂGE
AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE¹**

1. Problématique de la recherche

Au cours des dernières décennies, les travaux se sont multipliés qui s'efforcent d'analyser la demande et l'offre scolaires afin de déterminer l'impact social et culturel des systèmes éducatifs historiques à leurs différents niveaux institutionnels. Pour un grand nombre de pays, nous disposons maintenant d'études, par ailleurs fort diverses, analysant l'origine sociale ou même le devenir socio-professionnel de la population des collèges, ou encore de groupes locaux, régionaux, voire nationaux d'étudiants des universités.² Pour utiles et valables qu'ils soient, les résultats de ces analyses ne sauraient masquer un double problème historiographique. Du point de vue de l'histoire socio-culturelle tout d'abord, les systèmes éducatifs doivent être considérés comme un tout: l'étude isolée de tel ou tel niveau institutionnel dissimule une partie des facteurs d'explication de l'ensemble du système. Ainsi, la sélection par ordre de mérite qu'opère l'école élémentaire explique, au moins en partie, l'amplitude théorique du recrutement et la composition sociale effective des institutions du niveau secondaire. Dès ce niveau, d'ailleurs, les bases didactiques et socio-culturelles sont jetées du recrutement des universités et du niveau d'excellence que l'étudiant pourra y atteindre.

1) Une première version de ce travail fut présentée au colloque international d'histoire des universités à Cracovie, les 28-30 mai 1987, et publiée dans Mariusz Kulczykowski (éd.), *Les Étudiants – liens sociaux, culture, mœurs du Moyen-Âge jusqu'au XIX^e siècle* [Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellonskiego, vol. CML; Prace Historyczne, fasc. 93] (Cracovie: Université Jagellone, 1991), pp. 87-114. Je remercie Mme Nienke van Marwijk Kooy-Flieringa pour son aide lors de la mise en page des tableaux.

2) Je renvoie ici aux différentes contributions de la synthèse de W. Rüegg (general ed.), H. de Ridder-Symoens (ed.), *A History of the University in Europe*, vol. 2: 1500-1800 (Cambridge etc.: Cambridge University Press, 1996), sous presse.

Par ailleurs, la conception même d'un système éducatif à trois étages ou paliers s'avère assez récente: l'université médiévale ressemblait bien plus à une énorme école secondaire qu'à nos institutions universitaires modernes, alors que les collèges de l'époque moderne se concevaient volontiers comme une forme d'enseignement supérieur.³ Aussi toute coupure hâtive entre les différents niveaux scolaires apparaît-elle comme un anachronisme, quand bien même les nécessités d'une recherche limitée dans le temps ou les problèmes de documentation nous l'imposent. Le chercheur le voit bien qui aborde les formes intermédiaires des systèmes éducatifs anciens: l'école illustre (ou *gymnasium academicum*), qui jette un pont entre ce que nous appelons aujourd'hui le secondaire et le supérieur, ou les différents types d'écoles de calcul, de langues modernes ou d'apprentissage commercial, qui se situent soit à l'intersection de l'élémentaire et du secondaire, soit en marge de ces deux niveaux.⁴ L'idéal serait donc de pouvoir analyser la population scolaire à tous les niveaux du système éducatif, pris lui-même comme un réseau d'interdépendances institutionnelles, sociales et culturelles.

Un autre problème s'y ajoute encore qui est, surtout pour les sociétés pré-industrielles, le caractère profondément familial de la transmission des valeurs culturelles, la famille (qu'elle soit large ou étroite) étant un chaînon du milieu social, lui-même traversé de réseaux de clientèle et de patronage. L'éducation des enfants s'y inscrit dans une stratégie sociale globale, peut-être moins d'ailleurs pour effectuer une certaine mobilité sociale que pour assurer et fixer le statut social atteint, constamment menacé par les aléas d'une économie mal maîtrisée, les risques de la santé individuelle ou collective, ou les vicissitudes d'un milieu naturel souvent hostile.⁵ D'où l'intérêt d'une étude globale de la stratégie éducative des familles sur le long terme. La question se poserait alors ainsi: quel rôle l'éducation dans ses différentes formes et à ses différents niveaux a-t-elle pu jouer pour assurer le maintien ou l'accroissement du statut social ou du capital culturel d'une famille, individualisée dans ses membres?

En cherchant une réponse à cette question, l'histoire de l'éducation s'élargirait dans deux directions. Premièrement, elle prendrait en compte la totalité de l'offre des formes d'éducation dans une société donnée, y compris l'autodi-

3) Cf. D. Maffei & H. de Ridder-Symoens (éd.), *I collegi universitari in Europa tra il XIV e il XVIII secolo* (Milan: Giuffrè, 1991).

4) Cf. F. Angiolini & D. Roche (éd.), *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne* (Paris: EHESS, 1995).

5) Pour une étude de cas en profondeur, voir W. Frijhoff, *Wegen van Evert Willemsz. Een Hollands weeskind op zoek naar zichzelf, 1607-1647* (Nimègue: SUN, 1995).

daxie et tout le terrain intermédiaire de l'autoformation guidée. D'autre part, elle analyserait comment les familles jouent avec ce dispositif variable pour assurer sur le long terme les valeurs qu'elles entendent réaliser en leur sein, dans leur milieu propre et dans la société globale. Inversement, elle montrerait quels instruments et appuis l'individu peut et doit utiliser pour optimiser le capital éducatif et culturel qu'il entend mettre en œuvre pour construire son individualité et sa vie en société. Il va de soi que pour être mené à bon terme ce programme ambitieux nécessiterait une documentation exceptionnelle. Or, celle-ci est rarement disponible, même pour des époques proches de la nôtre. Cela vaut à plus forte raison pour la période moderne. Assez peu de collègues, par exemple, ont conservé pour cette époque les listes d'élèves permettant tout simplement de reconstruire la population scolaire, sans même parler des instruments didactiques, ou des témoignages sur le fonctionnement concret des écoles.⁶ S'il aspire à une étude globale, l'historien n'a donc guère le choix: il faudra bien qu'il prenne ce qui s'offre tel que cela s'offre. La question, légitime en soi, du caractère représentatif des sujets choisis ou des sources sélectionnées est le plus souvent un problème académique ou relève d'une sociologie de luxe. Ce n'est qu'après avoir achevé son travail qu'il sera en mesure de répondre tant soit peu à ces interrogations, en comparant ses résultats rétrospectivement avec ceux de recherches similaires ou d'autres types d'analyse.

2. Choix et méthodes

Dans les Pays-Bas actuels, la ville de Zutphen (province de Gueldre) réunit plusieurs des conditions nécessaires pour avancer dans l'enquête dont je viens de dessiner les contours de base.⁷ Le registre des élèves du collège y subsiste depuis 1674, quoique avec une lacune d'un quart de siècle au XVIII^e (1736-1762). Les archives municipales y sont abondantes et bien conservées, tant du point de vue des données démographiques que pour ce qui est de la composition sociale de la ville. Si les registres fiscaux y sont

6) Cf. les notices très variables qu'ont pu réaliser M.-M. Compère & D. Julia, *Les Collèges français, 16^e-18^e siècles*, 2 tom. parus (Paris: INRP-CNRS, 1984-1988).

7) Des résultats partiels de cette recherche, commencée voici vingt ans, ont été intégrés dans ma thèse de doctorat *La Société néerlandaise et ses gradués, 1575-1814. Une recherche sérielle sur le statut des intellectuels* (Amsterdam/Maarssen: APA-Holland University Press, 1981), où l'on trouvera également l'énumération des sources manuscrites et imprimées (pp. 341-350). Depuis lors, l'école latine de Zutphen a fait l'objet d'une courte monographie: R. Bastiaanse, "De Latijnse school te Zutphen 1591-1815", in: R. Bastiaanse, H. Bots et M. Evers (éd.), *Tot meesten nut ende dienst van de jeught. Een onderzoek naar zeventien Gelderse Latijnse scholen, ca. 1580-1815* (Zutphen: Walburg Pers, 1985), pp. 128-171. On s'y reportera pour l'histoire institutionnelle, la position des enseignants, les matières enseignées, et la conjoncture d'ensemble du recrutement.

rares, ceux des corporations de métier ou des délibérations du conseil permettent cependant d'identifier convenablement l'essentiel des habitants qui dépassaient le niveau de la pauvreté pure et simple. Ce seuil – faut-il le répéter? – était en même temps celui de la scolarisation sous l'Ancien Régime, du moins si l'on excepte les pauvres culturellement privilégiés des hôpitaux généraux, orphelinats et institutions régies par les Églises (ordres religieux, diaconies), où l'instruction fonctionnait comme un instrument de maîtrise des sujets. D'autre part, pour les Provinces-Unies les registres d'immatriculations et de promotions aux grades des universités ont été eux aussi particulièrement bien conservés, de sorte qu'une reconstruction quasi complète de la population universitaire paraît réalisable, du moins à l'échelle d'une société locale. En confrontant les données sérielles fournies par ces registres avec celles, plus ponctuelles, que les archives locales permettent de glaner sur le curriculum scolaire des habitants ou leur niveau d'éducation – que l'on pense, par exemple, aux délibérations sur les bourses d'études, aux diplômes et aux titres portés par les membres gradués des professions juridiques ou libérales, aux documents des archives familiales –, l'on peut vérifier à maintes occasions la bonne tenue des registres universitaires et scolaires, et mesurer convenablement leurs lacunes, par ailleurs rares.

En m'appuyant sur cette documentation multiple, j'ai essayé de reconstruire la totalité de la population scolaire originaire de la ville de Zutphen, depuis la toute première mention d'un étudiant à Bologne nommé Martinus de Sutphania en 1299.⁸ J'ai poursuivi mon inventaire jusqu'au début du XIXe siècle, soit jusqu'à l'instauration de la monarchie constitutionnelle en 1813/1814, qui marque simultanément l'extinction définitive du régime politique fédéral, de l'ordre universitaire ancien et du pouvoir politique des régences des villes.⁹ Tout au long de cette période de cinq siècles et demi, une fiche

8) Martinus de Sutphania (peut-être identique à Martinus Jacobi, échevin en 1312?) fut inscrit à la nation germanique de Bologne en 1299. Voir G. C. Knod, *Deutsche Studenten in Bologna (1289-1562). Biographischer Index zu den Acta nationis germanicae universitatis Bononiensis* (Strasbourg, 1899), p. 660, no. 4386. Il fut bientôt suivi par trois étudiants à Paris: Arnoldus (1313), magister Gervinus ou Gosswynus (1332, procureur de la nation anglicane en 1333) et Willelmus de Zutphania (1333, suppléant du précédent). En 1330, magister Johannes de Prinslamia, chanoine de la collégiale de Zutphen, médecin et familier du comte, fut revêtu en tant qu'étudiant de Montpellier, sur l'autorisation du pape Jean XXII, de la maîtrise en médecine. Le premier étudiant de la ville repéré dans les terres germaniques fut Alphardus de Zutfania, bachelier ès arts de Prague en 1382. L'on notera enfin le cas intéressant de la famille noble Van Steenberghen, dont quasi simultanément trois membres figurent dans trois universités différentes: Altetus (prévôt de la collégiale de Zutphen) à Heidelberg en 1386/87, Henricus (ancien prévôt) à Bologne en 1387, Johannes (chanoine de la collégiale) à Cologne en 1389/90.

9) Il faudrait, bien sûr, tenir compte des lacunes de quelques matricules (Utrecht après la suppression des franchises fiscales en 1656), voire de leur absence totale. Celles-ci sont

a été dressée pour chaque étudiant repéré à différents niveaux d'enseignement: le secondaire et le supérieur, ainsi que – mais les cas sont beaucoup plus rares – le niveau commercial, militaire et technique. Le niveau commercial est essentiellement représenté par les écoles françaises et par les contrats ou attestations d'apprentissage, soit dans la ville même, soit ailleurs, parfois même à l'étranger. J'ai cependant négligé à dessein le niveau élémentaire pur: dans une ville qui très visiblement fut marquée dès le XVII^e siècle par un haut niveau d'alphabétisation, cela serait revenu à quadriller la quasi-totalité des habitants. Par ailleurs, à défaut de signatures au mariage et de notariat, il manque des instruments sériels pour mesurer même sommairement l'alphabétisation de la population urbaine dans son ensemble.¹⁰

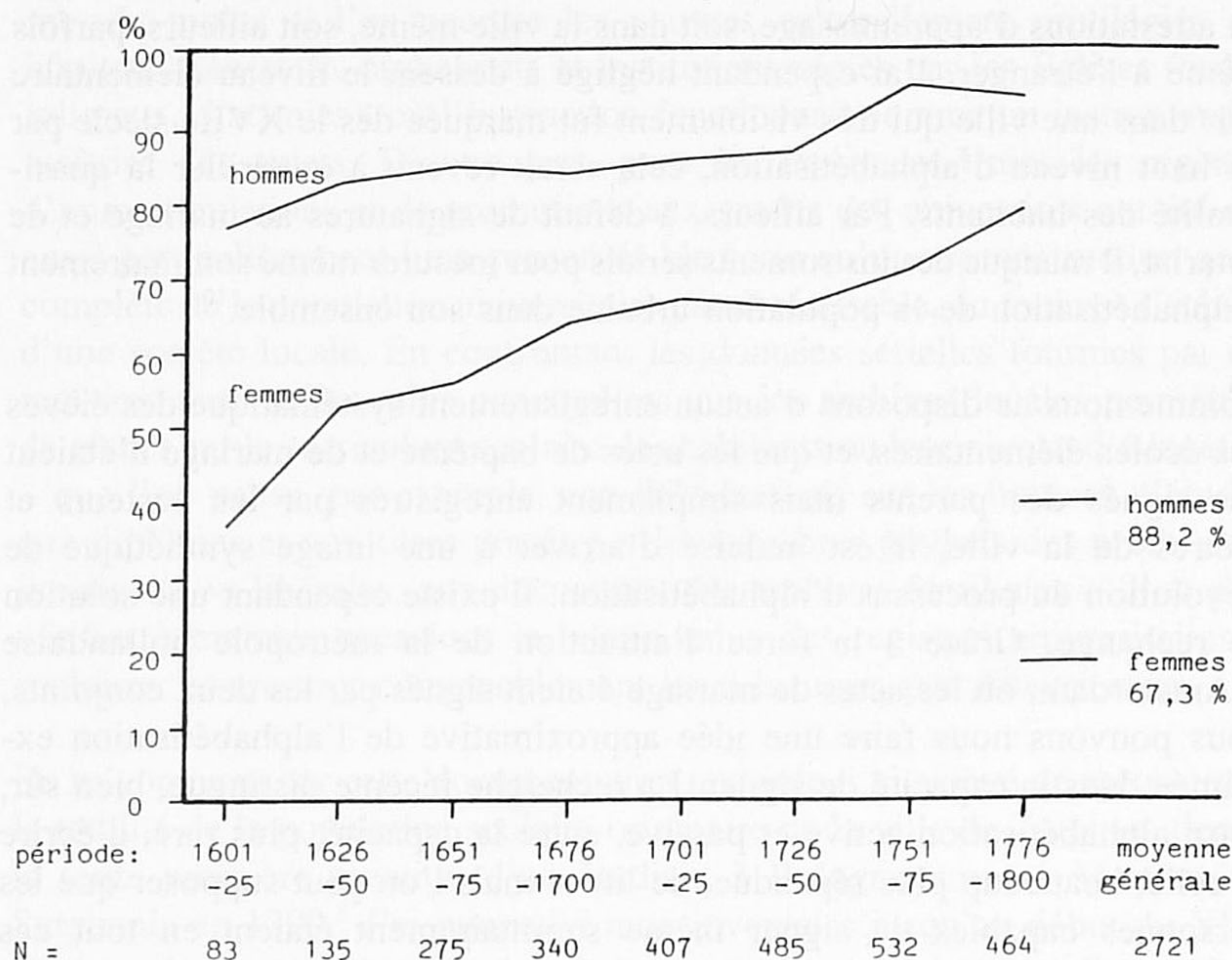
Comme nous ne disposons d'aucun enregistrement systématique des élèves des écoles élémentaires, et que les actes de baptême et de mariage n'étaient pas signés des parents mais simplement enregistrés par les pasteurs et prêtres de la ville, il est malaisé d'arriver à une image synthétique de l'évolution du processus d'alphabétisation. Il existe cependant une solution de rechange. Grâce à la force d'attraction de la métropole hollandaise d'Amsterdam, où les actes de mariage étaient signés par les deux conjoints, nous pouvons nous faire une idée approximative de l'alphabétisation exprimée dans la capacité de signer. La recherche récente distingue, bien sûr, entre alphabétisation active et passive, entre la capacité, plus rare, d'écrire et celle, beaucoup plus répandue, de lire – mais l'on peut supposer que les personnes capables de signer même sommairement étaient en tout cas capables de lire des textes simples. Près de 3000 personnes nées dans la ville de Zutphen ont contracté mariage à Amsterdam au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.¹¹ Plus des trois quarts (76,9%) d'entre eux étaient capables de signer leur acte de mariage, soit 88,2% des hommes et 67,3% des

particulièrement regrettables pour l'université d'Utrecht (selon toute probabilité le plus important centre d'études théologiques des Pays-Bas au XVIII^e siècle), l'école illustre de Steinfurt (proche, et très fréquentée dans la première moitié du XVII^e siècle), et l'université d'Angers (important lieu de promotion aux grades en droit à la même période – seule une partie des grades en médecine est connue). Par ailleurs, il est possible que les dépouillements à venir modifieront légèrement certains calculs. Mais l'expérience montre qu'il ne faut pas s'attendre à un bouleversement de la perspective générale ou des grandes lignes.

10) Le notariat ayant disparu de la ville sous l'Ancien Régime, les actes civils furent enregistrés sous la responsabilité des échevins.

11) D'après les recherches de S. Hart, "Geschrift en getal. Onderzoek naar de samenstelling van de bevolking van Amsterdam in de 17e en 18e eeuw, op grond van gegevens over migratie, huwelijk, beroep en alfabetisme", in: du même, *Geschrift en getal. Een keuze uit de demografisch-, economisch- en sociaal-historische studiën op grond van Amsterdamse en Zaanse archivalia, 1600-1800* (Dordrecht, 1976), p. 178, tableau 28.

femmes. Une distribution de ces actes sur des périodes de 25 ans montre à l'évidence une très forte progression de l'alphabétisme des femmes, alors que celui des hommes, déjà élevé au départ, ne faisait que monter pour atteindre 95% à la fin du XVIIIe siècle (*graphique 1*).



Graphique 1. Niveau d'alphabétisation: pourcentages des conjoints nés à Zutphen et mariés à Amsterdam, capables de signer leur acte de mariage, 1601-1800.

Amsterdam était au XVIIe siècle une métropole en pleine expansion. Par ailleurs, en raison de son Amirauté et des sièges des grandes compagnies de commerce, ce port de commerce international était pour les gens de Gueldre le passage obligé vers les colonies. Amsterdam a donc pu attirer la part la plus dynamique et la plus active de la population des provinces intérieures, nettement en perte de vitesse.¹² Par conséquent, l'on peut supposer que les pourcentages d'alphabétisme atteints à Amsterdam ne reflètent pas tout à fait la situation existant dans la ville d'origine des jeunes mariés: ils en donnent vraisemblablement une image trop flatteuse. Toujours est-il que, comparés

12) Cf. pour la ville voisine de Deventer l'analyse récente de P. Holthuis, *Frontierstad bij het scheiden van de markt. Deventer: militair, demografisch, economisch 1578-1648* (Deventer: Arko, 1993), surtout pp. 96-125.

aux taux nettement plus bas des pays environnants, voire de la plupart des autres villes de la République, ils témoignent du haut niveau d'alphabétisation qui caractérisait la ville dès les débuts de la République. Celui-ci a pu créer des conditions favorables à l'essor de l'école latine et de l'enseignement supérieur. Cela valait d'ailleurs pour toutes les villes anciennes situées sur l'Yssel, qui constituaient à cet égard une véritable unité culturelle, persistant au moins jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.¹³

L'identification prosopographique des quelques milliers de personnes retrouvées dans les registres scolaires et universitaires s'est systématiquement accompagnée d'une reconstruction de leur généalogie, tout en tenant compte d'éventuels changements du nom de famille au cours de la période, ce qui n'était point rare. Ainsi, le réseau des filiations entre parents d'élèves, étudiants et gradués a pu être établi, même si une ou plusieurs générations étaient sautées avant qu'un autre rejeton ne fût envoyé à une institution d'enseignement secondaire ou supérieur. La méthode généalogique permet aussi de retrouver le rang de l'élève dans la phratrie et de vérifier les séquences de mobilité.¹⁴ Elle présente en outre l'avantage de pouvoir détecter la présence ou la disparition d'un *habitus* scolaire. Il en est ainsi au cours du XVII^e siècle, lorsque les dynasties de pharmaciens commencent à désertir l'université pour se contenter de l'enseignement secondaire, qui fournit assez de latin pour satisfaire leurs besoins professionnels, et de la fréquentation d'un jardin botanique universitaire dans la ville de leur apprentissage. D'autre part, dans une société où l'on meurt beaucoup et jeune, et où l'on se remarie souvent, la position socio-professionnelle d'un beau-père ou d'un tuteur, retrouvée par la généalogie reconstituée, éclaire souvent bien plus le pourquoi d'un curriculum scolaire que celle du père disparu depuis longtemps.

Enfin, le haut degré de mobilité géographique de la population néerlandaise sous l'Ancien Régime, et surtout celui de ses élites (pensons aux pasteurs, aux médecins, aux patriciens acceptant une charge provinciale ou fédérale hors de leur ville, etc.) nécessite la reconstitution des familles, voire des réseaux familiaux, si l'on veut obtenir des résultats fiables, significatifs de l'*habitus* culturel de toute une cité. La coutume d'inscrire les étudiants dans les registres universitaires en mentionnant leur lieu de naissance (ou, mieux, de baptême), disperse, par exemple, les fils d'un pasteur en début de carrière sur les différentes étapes de son périple. On le voit bien dans les registres

13) Cf. Frijhoff, *La Société néerlandaise*, surtout pp. 283-288.

14) Pour un premier essai dans ce domaine, voir: W. Frijhoff & D. Julia, *École et société dans la France d'Ancien Régime. Quatre exemples: Auch, Avallon, Condom et Gisors* (Paris: A. Colin, 1975), pp. 37-44.

de l'école latine (le collège): l'arrivée d'un nouveau capitaine dans la garnison de la ville y provoque l'inscription de plusieurs enfants portant le même patronyme mais nés aux quatre coins du pays. Nous y reconnaissons les places-fortes où l'officier, leur père, avait été stationné successivement.

Le bilan de cet exercice que voici demeure forcément global et succinct. Quelques éléments en ont d'ailleurs été utilisés dans des études antérieures.¹⁵ Le but de cet article est de développer les grandes lignes d'évolution, de poser des questions supplémentaires, et, finalement, de montrer le bien-fondé de cette approche globale. Le matériau chiffré qui l'accompagne permettra à chaque lecteur de procéder à un premier approfondissement, de le confronter avec ses propres résultats, ou de pousser plus loin les interrogations.

3. *La ville et ses caractéristiques spatio-temporelles*

La ville de Zutphen naquit au confluent de deux rivières, l'Yssel (un bras du Rhin) et la Berkel, au cours des Xe-XIe siècles, autour d'une résidence seigneuriale et d'une église collégiale dédiée à Sainte-Walburge.¹⁶ La préhistoire de l'endroit, très controversée, ne nous arrêtera pas dans cette étude. Le comté de Zutphen, dont la ville du même nom était le chef-lieu, s'étendait à l'Est de l'Yssel jusque vers la Westphalie. Très tôt, en 1191/96 (par une charte faussement datée de 1190), le comte Othon Ier, revenant de la Croisade, conféra à la ville ses libertés communales à l'instar des villes italiennes, instaurant un collège de douze échevins et un marché hebdomadaire. La nouvelle *civitas* était clairement conçue pour concurrencer la

15) Voir ci-dessus, note 7, ainsi que: W. Frijhoff, "Hoe Gelders was de Gelderse academie?", in: *Bijdragen en mededelingen 'Gelre'*, tome 72 (1981), pp. 119-137; du même, "Grandeur des nombres et misères des réalités: la courbe de Franz Eulenburg et le débat sur le nombre d'intellectuels en Allemagne, 1575-1815", in: D. Julia, J. Revel et R. Chartier (éd.), *Les Universités européennes du XVIe au XVIIIe siècle. Histoire sociale des populations étudiantes*, tome I (Paris: EHESS, 1986), pp. 23-63, surtout graphique 3 et tableau 3.

16) Pour l'histoire politique de la ville, voir R. W. Tadama, *Geschiedenis der stad Zutphen van de vroegste tijden tot 1795* (Arnhem/Zutphen, 1856; 2e éd. Schiedam, 1976). Cet ouvrage contient notamment une liste des bourgmestres, échevins, conseillers, secrétaires et trésoriers connus jusqu'à la Révolution batave (1795), qui est complète pour l'époque moderne. Voir plus récemment la synthèse de W. Th. M. Frijhoff, B. Looper, J. van der Kluit, et alii, *Geschiedenis van Zutphen* (Zutphen: De Walburg Pers, 1989). Pour la période médiévale on consultera avec profit L. Lensen & W. H. Heitling, *Stad in de Middeleeuwen, Dagelijks leven in Zutphen* (Zutphen, s. d. [1984]). Ces deux auteurs se sont notamment efforcés de retrouver l'identité de tous les habitants vivant dans la ville en l'année 1457 (pp. 222-250): on compte 1117 habitants identifiés sur une population totale d'environ 4000. Dans cet ensemble, les anciens étudiants se retrouvent exclusivement parmi les clercs (de loin le groupe le plus nombreux d'intellectuels), les échevins (le patriciat urbain) et quelques fonctionnaires.

vieille ville épiscopale de Deventer, distante seulement de 15 km. La réunion du comté de Zutphen au comté, puis duché de Gueldre par union personnelle au cours du XII^e siècle diminua l'importance de Zutphen comme résidence seigneuriale mais lui permit en même temps de prendre son essor comme ville commerçante, alimenté par le commerce avec la Rhénanie, puis avec l'Angleterre, la Baltique et la Scandinavie. La ville connut son apogée commercial vraisemblablement vers la fin du XIV^e siècle, au moment même où les Zutphénois apparaissent plus massivement dans les matricules universitaires.

La charte de Zutphen, la plus ancienne au Nord du Rhin, étant devenue le modèle de toute une famille de chartes d'autres villes, l'ancienne résidence comtale resta jusqu'à la fin de l'Ancien Régime une importante cour d'appel en cas de litige, et devint siège d'un tribunal de première instance par la suite. Par ailleurs, la réunion du comté à la Gueldre laissa intact le rôle de la ville comme centre administratif: jusqu'à la Révolution batave (1795), en effet, le duché de Gueldre conserva sa structure fédérale, chaque district (en l'occurrence le comté de Zutphen) restant très largement autonome en matière d'administration et de justice. Ainsi, jusqu'au régime français, bon an mal an deux à quatre nouveaux avocats furent chaque année admis à plaider devant les juridictions des échevins de la ville et des États du quartier.¹⁷ Le premier essor de la ville étant vraisemblablement dû à ses fonctions régionales et à l'artisanat (draperie, brasserie), Zutphen se signale dès le XIII^e siècle par un actif commerce de harengs, de bois, de vins du Rhin, et devint bientôt un membre zélé de la Ligue hanséatique. La prospérité qui caractérisa la ville au Bas Moyen Âge se traduisit par plusieurs extensions urbaines, par la fondation d'une deuxième paroisse (XIII^e siècle) et celle de plusieurs institutions religieuses, parmi lesquelles on note cinq couvents de femmes et deux d'hommes: les dominicains (1288/93, couvent doté plus tard d'un *studium*), et les franciscains de l'observance (1455).

Le déplacement des axes du commerce vers la Hollande, à la fin du Moyen Âge, et l'ensablement progressif de l'Yssel amenaient le déclin du commer-

17) Voir les registres d'admission dans: Arch. comm. de Zutphen, Fonds de la justice échevinale, no. 469 (1730-1811); Arch. d'État en Gueldre, Fonds des États du Quartier de Zutphen, no. 246 (1738-1804). Partant d'une durée d'exercice moyenne de 15 ans (cf. Frijhoff, *La Société néerlandaise*, p. 229), ce qui paraît peu pour une ville où la confusion entre patriciat et magistrature rendait les avocats sédentaires, on en arrive pour le XVIII^e siècle à un minimum de 30 avocats plaidants, résidant dans une ville de quelque 7500 habitants, soit un taux de 1 avocat sur 250 habitants, compris entre celui de Besançon (1 avocat sur 190 habitants) et de Reims (1 sur 280). Cf. *ibid.*, p. 262.

ce qui se replia dès le XVe siècle sur une région plus restreinte. L'essor durable des tanneries et du commerce du bois y trouve son explication: les peaux et le bois provenaient de l'arrière-pays gueldrois et westphalien. Toutefois, malgré le marasme la puissance financière de la cité, qui était proverbiale dans le duché de Gueldre, demeura provisoirement intacte. Dès le début de la Dévotion Moderne les élites urbaines étaient acquises à son esprit. A partir des années 1570 cependant, les guerres contre le souverain habsbourgeois ravagèrent le comté pendant près de cinquante ans et portèrent un coup décisif à l'économie régionale qui ne reprit son envol qu'au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle. D'autre part, le changement de confession fut prompt en profond, après quelques hésitations: on se rappellera le rôle joué par le luthérien Henri Moller de Zutphen, ancien étudiant de Wittenberg et prieur de l'ordre de Saint-Augustin, qui en 1522 introduisit la Réforme à Brême, ainsi que la participation des Zutphénois à l'aventure anabaptiste de Munster. L'introduction définitive de la Réforme calviniste après la prise de la ville par le prince Maurice en 1591 entraîna un renouvellement quasi intégral des élites urbaines: les catholiques influents quittèrent la ville soit pour s'établir à la campagne, soit pour s'exiler vers les Pays-Bas méridionaux ou la Westphalie. Vers 1650, le processus de calvinisation peut être considéré comme achevé, les catholiques ne formant plus désormais qu'une minorité de 10 à 15%. Il restait en outre un petit groupe, très divisé, de mennonites. La garnison, toujours nombreuse, assurait enfin la permanence d'un groupe luthérien d'origine allemande.

Ville commerçante au Moyen Âge, Zutphen était donc devenue à l'époque moderne un centre régional caractérisé surtout par ses fonctions administratives, judiciaires et culturelles: nobles, enseignants, pasteurs, proposants, scribes, intendants, juristes surtout formaient l'essentiel de l'élite urbaine. Le souci de promouvoir le bon fonctionnement des institutions administratives et culturelles, que l'on voit naître dans les derniers siècles du Moyen Age et qui est si caractéristique de la phase de bureaucratisation commençante et de la spécialisation des services, explique sans doute la volonté des échevins de Zutphen d'institutionnaliser l'aide octroyée aux étudiants et de la pérenniser.¹⁸ En 1468, ils obtinrent du duc Adolphe, en tant que collateur du chapitre, que trois prébendes fussent réservées perpétuellement aux gradués en droit. Le duc leur imposa d'ailleurs expressément l'obligation de lui servir d'ambassadeurs et de conseillers. Après l'introduction

18) Cf. à ce sujet la perspective esquissée dans mon essai "L'État et l'éducation (XVIe-XVIIe siècle): une perspective globale", in: *Culture et idéologie dans l'État moderne*. Actes de la table ronde organisée par le Centre national de la recherche scientifique et l'École française de Rome. Rome, 15-17 octobre 1984 (Rome, 1985), pp. 99-116.

définitive de la Réforme protestante, fin mai 1591, ces prébendes sécularisées, ainsi que les revenus d'un grand nombre de chapellenies et d'autres fondations religieuses, furent employées comme bourses d'études, à la collation soit du collège des échevins, soit des États du Quartier de Zutphen – en fait la même coterie divisée sur deux juridictions. Ainsi que le montrent les généalogies établies, de nombreuses familles de la bourgeoisie purent en profiter pour entrer dans les circuits lettrés, le plus souvent par l'intermédiaire d'une bourse en théologie. Le patriciat lui-même sut se réserver en permanence quelques bourses (les chapellenies) qui assuraient le niveau d'instruction souhaité des futurs échevins.

Candidate à une université provinciale dès 1580 et désignée comme telle par le Synode réformé de Gueldre, la ville fut, par les vicissitudes de la guerre, frustrée de son université qui échut finalement à Harderwyk. Mais à la faveur de l'économie renaissante, d'une vie culturelle en voie de rétablissement, de la prospérité de l'école latine, et de la présence de savants huguenots après la Révocation, les États du Quartier de Zutphen établirent dans la ville en 1686 une école illustre, qui fonctionnait comme une sorte de superstructure du collège municipal: le recteur (le principal) et le vice-recteur du collège reçurent respectivement les charges de professeur de philosophie et de professeur de droit civil. Beaucoup plus tard, en 1773, une chaire d'anatomie y fut ajoutée. Nous savons assez peu de cette école illustre, qui fonctionna jusqu'après la Révolution batave. Mais les indications portées par le recteur dans le registre d'immatriculation de l'école latine me font croire que celui-ci servit également à l'enregistrement des étudiants de l'école illustre. En fait, il était rare que l'on vînt spécialement à Zutphen pour suivre des cours à l'école illustre; celle-ci prolongeait simplement le curriculum ordinaire du collège d'une ou deux années de cours de niveau universitaire, rendant l'étudiant prêt à s'inscrire dans une faculté de son choix. D'ailleurs, dès sa fondation l'école illustre de Zutphen reprit cette fonction propédeutique de sa voisine de Deventer: le nombre d'immatriculations d'étudiants originaires de Zutphen à l'Athénée (l'école illustre) de Deventer, se decima (cf. *annexe 1*), manifestant ainsi avec netteté le transfert des fonctions.¹⁹ Non seulement l'école de Zutphen répondait à un impératif économique, les études sur place étant moins chères pour les parents, elle allait également permettre l'enseignement d'une jurisprudence adaptée à la pratique locale du droit et favoriser l'éclosion d'une petite école d'experts du droit de la ville et du comté dont on trouvait bientôt l'écho

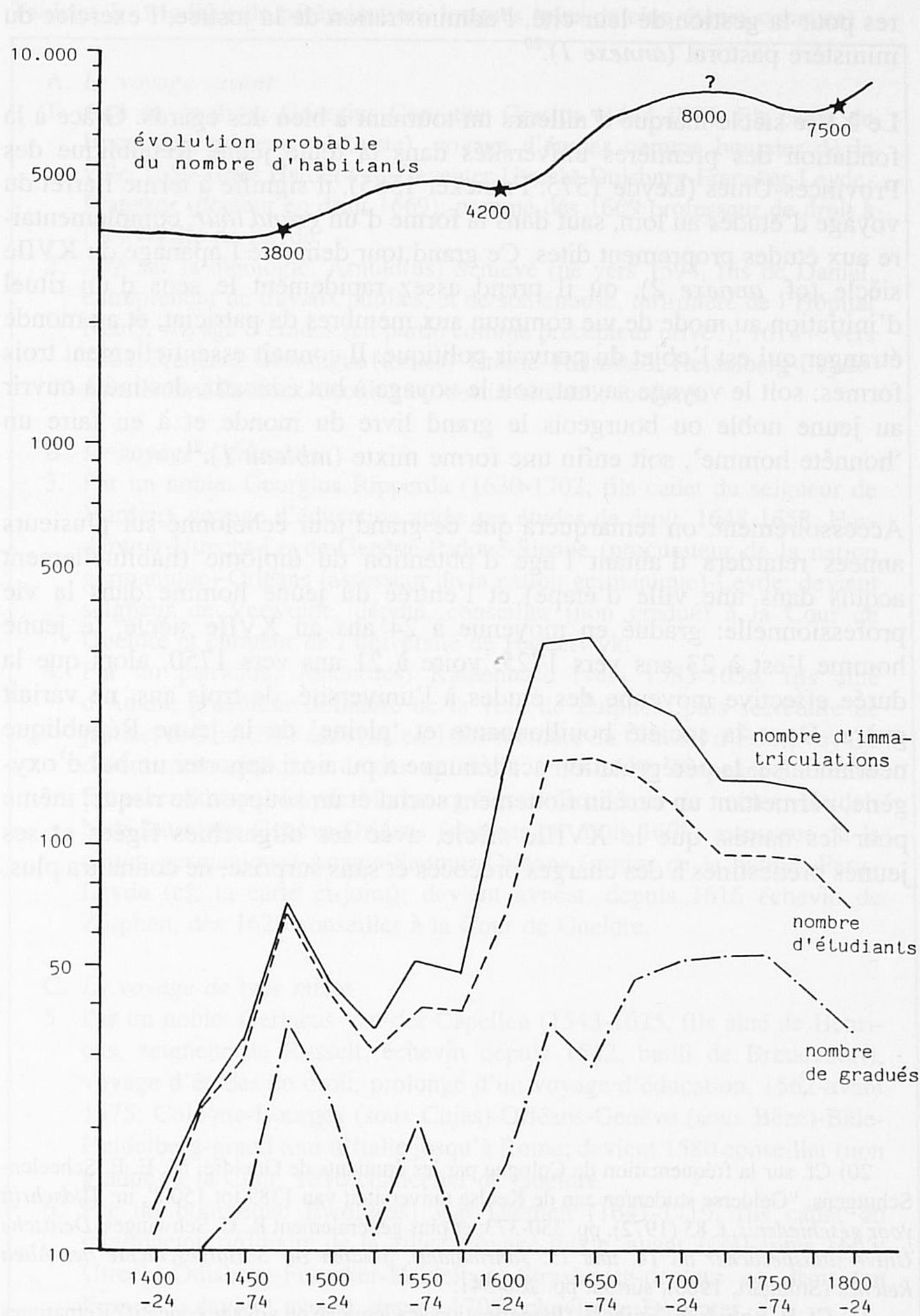
19) Cf. W. Frijhoff, "Het Athenaeum van Deventer: een stedelijke hogeschool en haar studenten", in: H. W. Blom, H. A. Krop & M. R. Wielema (éd.), *Deventer denkers. De geschiedenis van het wijsgerig onderwijs te Deventer* (Hilversum: Verloren, 1993), pp. 9-27.

ailleurs, dans les thèses soutenues devant les jurys universitaires. Les fonctions successives de la ville sont donc reflétées dans sa production culturelle.

4. *La conjoncture universitaire*

Pour sommaires qu'elles soient, ces lignes d'évolution permettront de comprendre et de situer dans leur contexte les enseignements que l'on peut dégager des tableaux synthétiques réunis dans cette contribution. Même si l'on tient compte de l'accroissement de la population urbaine, qui passa de quelque 4000, à l'apogée médiéval, à près de 8000 vers la fin de la période étudiée, il est clair que le nombre des citoyens formés à l'université était très variable suivant les époques (*graphique 2*). La lente émergence d'un habitus culturel, commencée avec le voyage de ce Martinus de Sutphania que nous avons rencontré en 1299 à Bologne, plus d'un siècle déjà après l'octroi de la charte urbaine, fut suivie d'une crise indiscutable dans le courant du XVI^e siècle: entre 1475 et 1550, le nombre d'étudiants baissa de moitié (voir *annexe 2*). La baisse était-elle due au marasme économique des villes de l'Est des Pays-Bas, éclipsées par leurs rivales hollandaises? Cela ne s'accorderait point avec notre hypothèse d'une relative autonomie des deux conjonctures, économique et culturelle: l'investissement culturel paraît plutôt une fonction de la richesse accumulée mais inopérante des temps de crise, que des capitaux agissants des siècles dynamiques.

Une autre explication de cette baisse temporaire pourrait être trouvée dans la transformation même du système scolaire au XVI^e siècle: l'université, et plus particulièrement la faculté des arts qui au Moyen Âge englobait le gros des étudiants, perdait peu à peu la plus grande partie de sa clientèle au profit des nouveaux collèges urbains de type secondaire. La diminution du nombre des étudiants serait donc trompeuse et cacherait en réalité le transfert de la clientèle 'artistique' vers un autre type d'écoles, plus proches dans l'espace et mieux adaptées aux exigences locales: les grandes écoles proches de Zwolle, Deventer, Emmerich, et d'autres villes des Pays-Bas. De fait, dès 1212 on trouve des traces d'enseignement à la collégiale, et dès 1293 l'écolâtre du chapitre de Zutphen tient une école qui peu ou prou s'affirmera comme une institution contrôlée par la municipalité. Au XVI^e siècle précisément le profil de cette école s'accuse. En 1572, l'école latine est séparée de l'école néerlandophone; elle se transforme, sous des maîtres humanistes, en une école d'humanités, dispensant un enseignement 'trivial', par opposition à l'école élémentaire. Elle draine ensuite une partie de ces élèves qui, au XVe siècle, se rendaient à l'université la plus proche, celle de la métropole régionale de Cologne, partenaire commercial de toujours, pour s'y inscrire dans la faculté des arts et y acquérir la culture et les compétences nécessai-



Graphique 2. Nombres d'immatriculés, d'étudiants et de gradués originaires de Zutphen, relatés à l'évolution de la population urbaine, 1400-1824 (échelle semi-logarithmique).

res pour la gestion de leur cité, l'administration de la justice, l'exercice du ministère pastoral (*annexe 1*).²⁰

Le XVI^e siècle marque d'ailleurs un tournant à bien des égards. Grâce à la fondation des premières universités dans la toute jeune République des Provinces-Unies (Leyde 1575, Franeker 1585), il signifie à terme l'arrêt du voyage d'études au loin, sauf dans la forme d'un *grand tour*, complémentaire aux études proprement dites. Ce grand tour demeure l'apanage du XVII^e siècle (cf. *annexe 2*), où il prend assez rapidement le sens d'un rituel d'initiation au mode de vie commun aux membres du patriciat, et au monde étranger qui est l'objet du pouvoir politique. Il connaît essentiellement trois formes: soit le voyage savant, soit le voyage à but éducatif, destiné à ouvrir au jeune noble ou bourgeois le grand livre du monde et à en faire un 'honnête homme', soit enfin une forme mixte (*tableau 1*).²¹

Accessoirement, on remarquera que ce grand tour échelonné sur plusieurs années retardera d'autant l'âge d'obtention du diplôme (habituellement acquis dans une ville d'étape) et l'entrée du jeune homme dans la vie professionnelle: gradué en moyenne à 24 ans au XVII^e siècle, le jeune homme l'est à 23 ans vers 1725, voire à 21 ans vers 1750, alors que la durée effective moyenne des études à l'université, de trois ans, ne variait guère. Dans la société bouillonnante et 'pleine' de la jeune République néerlandaise, la pérégrination académique a pu ainsi apporter un bol d'oxygène, permettant un certain flottement social et un soupçon de risque, même pour les nantis, que le XVIII^e siècle, avec ses oligarchies figées et ses jeunes prédestinés à des charges précoces et sans surprise, ne connaîtra plus.

20) Cf. sur la fréquentation de Cologne par les étudiants de Gueldre: M. E. E. Scheelen-Schutgens, "Gelderse studenten aan de Keulse universiteit van 1389 tot 1500", in: *Tijdschrift voor geschiedenis*, t. 85 (1972), pp. 350-373; et plus généralement R. C. Schwinges, *Deutsche Universitätsbesucher im 14. und 15. Jahrhundert. Studien zur Sozialgeschichte des Alten Reiches* (Stuttgart, 1986), surtout pp. 260-341.

21) Cf. H. Bots & W. Frijhoff, "Pérégrination académique ou voyage éducatif? Remarques à propos des voyageurs du Brabant septentrional: nature, fréquence et circuits de leurs voyages sous l'Ancien Régime", in: M. Kulczykowski (éd.), *Pérégrinations académiques* [Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego, vol. DCCCLXX; Prace Historyczne, fasc. 88] (Cracovie, 1989), pp. 117-129.

Tableau 1. Modèles de pérégrinations longues (plus de cinq étapes connues)

A. *Le voyage savant*

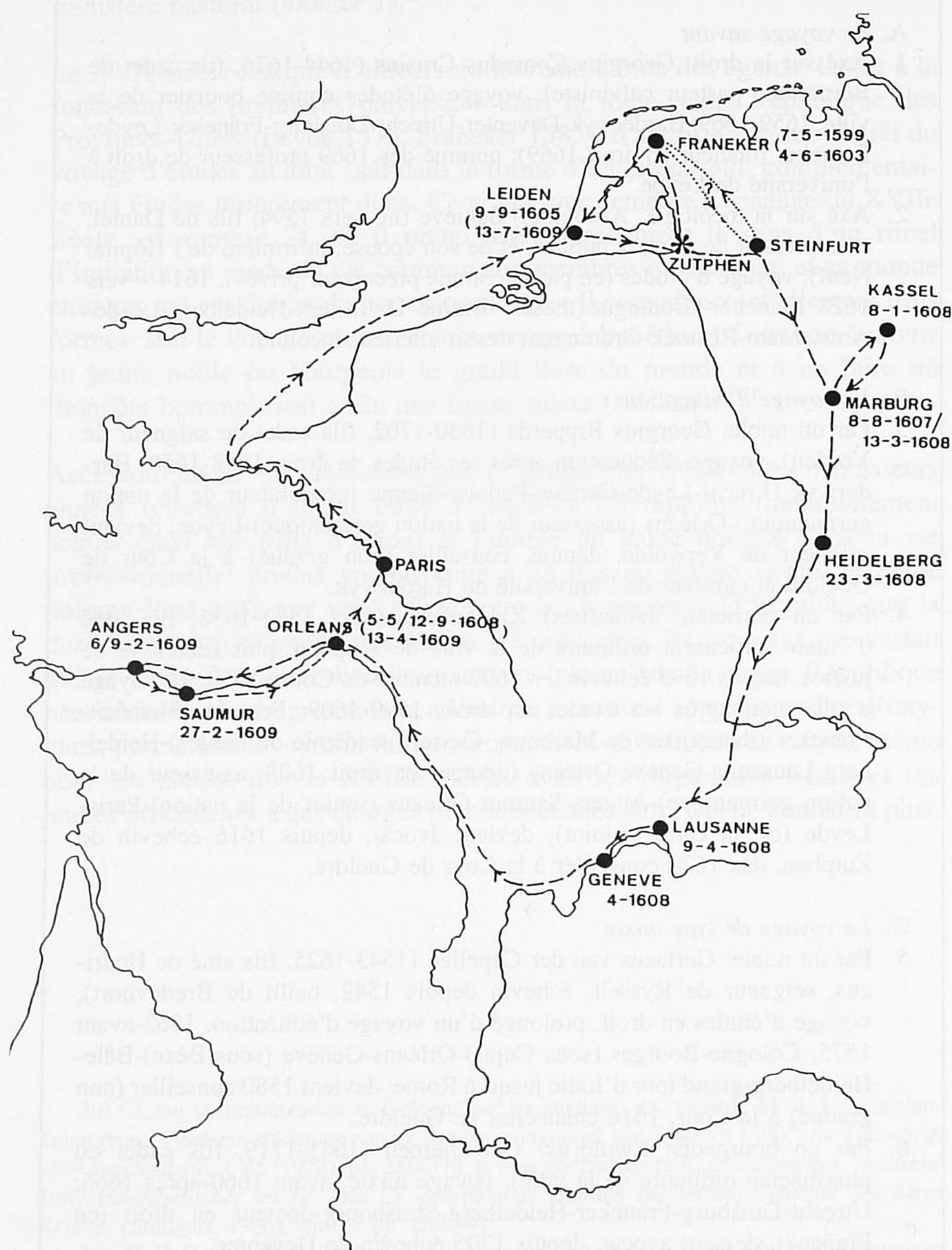
1. Axé sur le droit: Georgius Conradus Crusius (1644-1676, fils cadet de Bernardus, pasteur calviniste), voyage d'études comme boursier de la ville, 1659-1669: Harderwyk-Deventer-Utrecht-Duisburg-Franeker-Leyde-Franeker (docteur en droit 1669); nommé dès 1669 professeur de droit à l'université de Leyde.
2. Axé sur la théologie: Arnold(us) Schieve (né vers 1594, fils de Daniel, entrepreneur de travaux publics, et de son épouse, infirmière de l'Hôpital Neuf), voyage d'études (en partie comme précepteur privé?), 1614 – vers 1628: Franeker-Groningue (theses) -Brême- Helmstedt-Heidelberg-Leyde-Amsterdam-Rostock-Groningue; destin ultérieur inconnu.

B. *Le voyage d'éducation*

3. Par un noble: Georgius Ripperda (1630-1702, fils cadet du seigneur de Vorden), voyage d'éducation après ses études de droit, 1648-1658: Harderwyk-Utrecht-Leyde-Genève-Padoue-Sienne (procurateur de la nation germanique)-Orléans (assesseur de la nation germanique)-Leyde; devient seigneur de Verwolde, député, conseiller (non gradué) à la Cour de Gueldre et curateur de l'université de Harderwyk.
4. Par un patricien: Johan(nes) Kaldenbach (vers 1583-1636, fils aîné d'Adam, procureur ordinaire de la ville de Zutphen, puis secrétaire de justice, depuis 1593 échevin, en 1609 membre du Conseil d'État), voyage d'éducation après ses études en droit, 1599-1609: Franeker-Steinfurt-Franeker (thèses)-Leyde-Marbourg-Cassel (académie de nobles)-Heidelberg-Lausanne-Genève-Orléans (docteur en droit 1608; assesseur de la nation germanique)-Angers-Saumur-Orléans (senior de la nation)-Paris-Leyde (cf. la carte ci-joint); devient avocat, depuis 1616 échevin de Zutphen, dès 1620 conseiller à la Cour de Gueldre.

C. *Le voyage de type mixte*

5. Par un noble: Gerlacus van der Capellen (1543-1625, fils aîné de Henricus, seigneur de Rysselt, échevin depuis 1542, bailli de Bredevoort), voyage d'études en droit, prolongé d'un voyage d'éducation, 1562-avant 1575: Cologne-Bourges (sous Cujas)-Orléans-Genève (sous Bèze)-Bâle-Heidelberg-grand tour d'Italie jusqu'à Rome; devient 1580 conseiller (non gradué) à la Cour, 1616 chancelier de Gueldre.
6. Par un bourgeois: Ewold(us) van Diemen (1641-1719, fils cadet du pharmacien ordinaire de la ville), voyage mixte, avant 1660-après 1665: Utrecht-Duisburg-Franeker-Heidelberg-Strasbourg-docteur en droit (en France?); devient avocat, depuis 1705 échevin de Deventer.



Carte. Le voyage d'éducation de Johan Kaldenbach, 1599-1609.

Le voyage de Johan Kaldenbach (voir la *carte*) peut ici prendre valeur d'exemple.²² Dès 1605, ses études de droit accomplies à Franeker, ce fils d'échevin âgé de 22 ans avait en fait terminé son instruction. Le grand tour lui donne cependant un répit de quatre ans. Il voyage beaucoup, en Allemagne, en Suisse et en France, et décroche au vol son bonnet de docteur à Orléans, en mai 1608. De retour dans sa ville natale, que son père quitte au même instant pour entrer au Conseil d'État à La Haye où il mourra dès l'année suivante, Johan se mariera et, assez peu fortuné, vivotera comme avocat avant de pouvoir faire à son tour sa percée dans l'échevinage, en 1616 seulement.

En fait, si l'on fait abstraction de ces voyages prolongés, qui ne sont courants que pendant les premiers trois quarts du XVII^e siècle, et cela encore essentiellement parmi l'élite des nobles et patriciens, le *tableau 2* (qui récapitule les données brutes de l'*annexe 1*) montre un repli lent mais inexorable de la population scolaire sur des universités de plus en plus proches: tout d'abord celles de la France et de l'Italie, puis celles de l'Allemagne lointaine, ensuite les écoles de l'Allemagne proche, puis encore les universités néerlandaises, enfin celles de la région même – une place à part devant être faite à l'université de Leyde avec son rayonnement 'national' avant la lettre, manifeste en Gueldre dès la mi-XVII^e siècle.²³ Tout se passe comme si l'université lointaine n'était cherchée qu'à défaut d'une institution proche. Et, en corollaire, comme si l'horizon européen se rétrécissait au fur et à mesure de l'avancée du processus d'étatisation, illustré à la multiplication des universités régionales dans tous les territoires d'Europe. Avouons que ce constat pose la question de savoir si l'horizon mental de l'étudiant médiéval – voyageant au loin, vers l'étranger et l'aventure, tout en cherchant, jusque dans les structures même de sa 'nation' universitaire, ce qui était proche et familier – était somme toute tellement différent de l'horizon de son homologue de l'époque moderne. Quoiqu'il en soit, le XVIII^e siècle apparaît par excellence comme le siècle du repli sur soi, d'une domestication réussie des élites culturelles.

22) Voyage reconstruit grâce à son album amicorum, actuellement conservé à Cracovie, Bibl. de l'Université Jagellonne, coll. Alba amicorum, no. 68. J'ai publié l'essentiel de cet album dans: W. Frijhoff, "De 'grote tour' van een Zutphens burgerzoon: Johan Kaldenbach en zijn album amicorum (1604-1609)", in: *Oud-Zutphen*, t. 3 (1984), pp. 38-54.

23) Cf. les analyses chiffrées, à utiliser avec précaution mais globalement valables, de H. T. Colenbrander, "De herkomst der Leidsche studenten", in: *Pallas Leidensis*, MCMXXV (Leyde, 1925), pp. 275-303; et, pour les gradués, W. Frijhoff, *La Société néerlandaise*, pp. 107-110 et p. 385, annexe 5b.

Tableau 2. Répartition régionale des entrées des Zutphénois dans les universités et écoles illustres, 1275-1824 (en % du total par période)

Pays ou région	Avant 1350	1350 --99	1400 --99	1450 --99	1500 --49	1550 --99	1600 --49	1650 --99	1700 --49	1750 --99	1800 --24
Italie	20,0	5,6	—	1,0	2,6	4,1	3,1	0,7	—	—	—
France	80,0	44,4	11,1	1,0	5,1	19,6	13,5	0,9	—	0,4	—
Pays-Bas méridionaux	—	—	—	3,8	12,8	14,4	1,3	0,9	0,9	0,4	—
Suisse	—	—	—	—	—	2,1	1,8	0,2	—	—	—
États allemands	—	—	—	—	—	52,6	9,5	7,6	9,3	2,1	4,8
— dont institutions frontalières	—	50,0	88,9	94,3	79,5	40,2	4,6	6,7	8,7	1,8	3,8
Provinces-Unies	—	16,7	69,4	71,7	74,4	—	70,8	89,9	89,8	96,5	97,1
— dont Leyde	—	—	—	—	—	7,2	21,0	27,4	27,4	25,1	29,8
— Harderwyk/Zutphen	—	—	—	—	—	—	15,8	34,1	34,1	43,1	39,4
— autres	—	—	—	—	—	4,1	48,6	28,3	28,3	28,3	27,9
Total des entrées par période (N)	5	18	36	106	78	97	452	552	343	283	104

* Cologne, Steinfurt, Duisburg, Lingen, Mörs.

L'intermède révolutionnaire leur permettra de s'ouvrir à nouveau vers l'extérieur, par une timide reprise de la mobilité interuniversitaire et du voyage d'études. Mais ce n'est plus la France ou l'Italie qui fournisse les modèles et l'objectif du voyage. Désormais c'est l'Allemagne, en plein essor culturel et scientifique, qui attire les jeunes. Un bel exemple de ce nouveau type de voyage, à l'extrême fin de notre période, fournit le jeune Barthold Henrik Lulofs, fils aîné d'un avocat et échevin de Zutphen, député au Corps Législatif de 1801 à sa mort en 1804. Après avoir achevé ses études de droit à Groningue et reçu le bonnet de docteur, en juin 1809, le jeune juriste, âgé de 27 ans, passe l'été à parcourir, accompagné de cinq amis, une partie de l'Allemagne, où il inspecte avec beaucoup d'attention l'état des universités et écoles illustres de Steinfurt, Munster, Paderborn, Göttingen, Marbourg, Giessen, Mayence et Cologne.²⁴ Lulofs ne tarit pas d'éloges sur Giessen et Göttingen, deux des universités les plus modernes de l'époque; à Cassel, il se montre extrêmement intéressé par l'école normale d'instituteurs, formule qui commençait alors à se répandre dans son propre pays.²⁵ Curieux mélange d'un voyage d'études et d'une formule de vacances intelligentes, cette 'promenade' d'agrément diffère de l'ancien 'grand tour' par sa rapidité toute moderne et par les choix conscients, pour ainsi dire 'spécialisés', que les voyageurs font parmi tout ce que l'Allemagne peut leur offrir. Ils ne cherchent pas à se faire éduquer, mais à s'instruire, dans la perspective quasi utilitariste qui est celle des bourgeois éclairés de leur époque.

5. *Études universitaires et qualifications socio-professionnelles*

C'est encore dans un autre domaine que le XVI^e siècle marque un changement fondamental. Jusqu'alors, les études ès arts dominaient le paysage universitaire (*tableau 3*). Il s'agissait en fait du niveau de ce qu'on appellera bientôt les 'humanités'. Le creux du XVI^e siècle, nous l'avons dit, signifie une réorientation, aidée par la refonte de l'ancienne école du chapitre comme un grand collège municipal d'humanités, opérée par étapes successives à partir de l'introduction de la Réforme protestante en 1591. Calvinisation et renforcement de la culture classique, dans une perspective de mise en ordre sociale, vont ici de pair. Désormais, les étudiants ès arts restent sur place pour fréquenter le collège local; l'université devient le domaine des études supé-

24) B. H. Lulofs, *Brieven geschreven op eene wandeling door een gedeelte van Duitschland en Holland in den zomer van 1809*, 2 vol. (Groningue, 1809-1810). Cf. sur lui dernièrement: R. A. M. Aerts, *Een Pallaszoon aan Gruno's Academie: Mr. B. H. Lulofs, 1787-1849* (catalogue d'exposition du Musée de l'Université de Groningue, 1982).

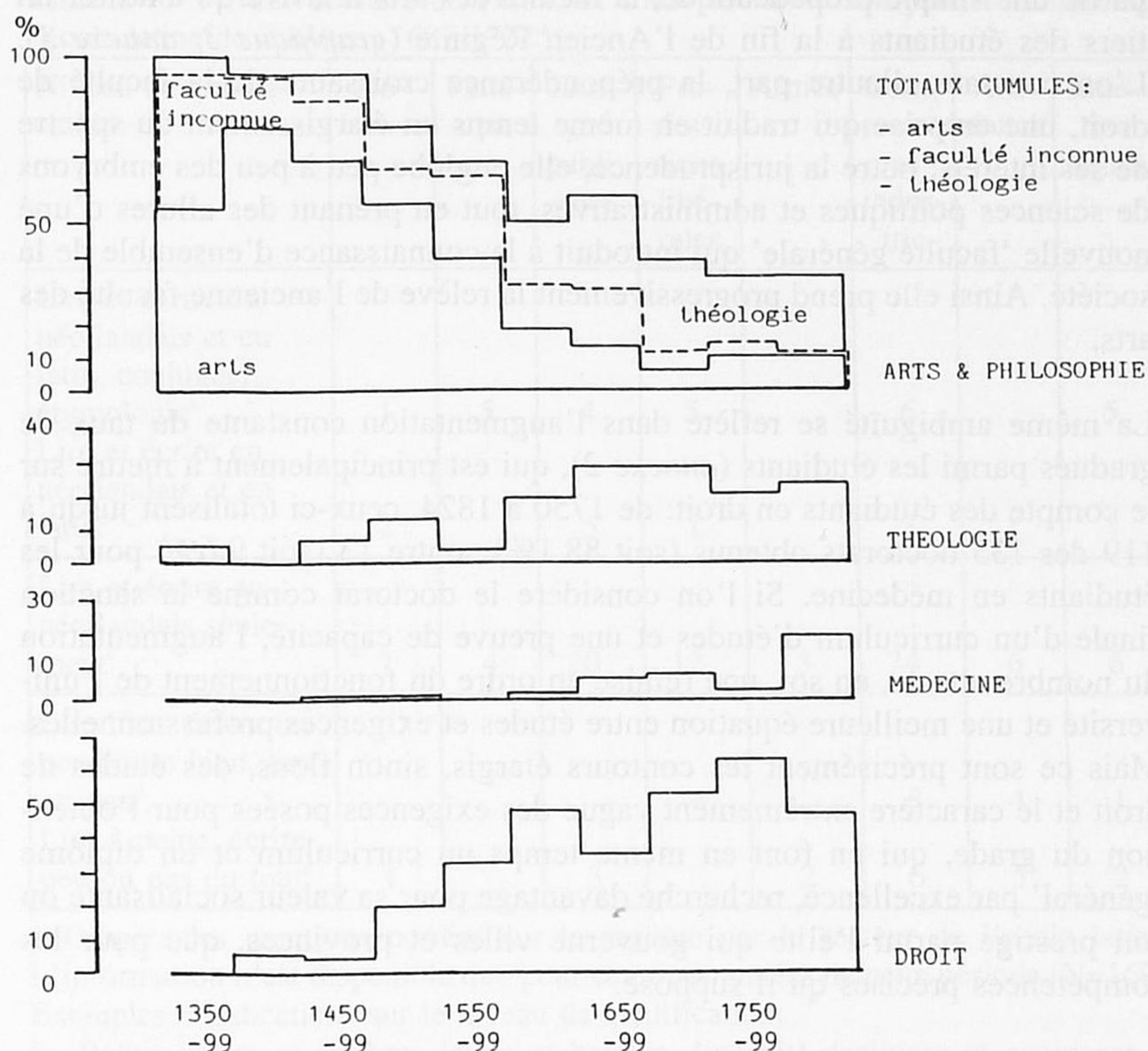
25) Cf. M. de Vroede, *Van schoolmeester tot onderwijzer. De opleiding van de leerkrachten in België en Luxemburg van het eind van de 18de eeuw tot omstreeks 1842* (Louvain, 1970), pp. 109-143.

rieures, des facultés supérieures au sens strict, parmi lesquelles, les fonctions de la ville aidant, la faculté de droit va dominer très rapidement (voir *graphique 3* et *annexe 3*). Or, cette mutation signifie plus qu'un simple déplacement d'enseignements: elle manifeste aussi des changements profonds dans la conception même des différentes fonctions sociales et professions. A partir du XVI^e siècle, l'ecclésiastique et l'échevin se contentent de moins en moins d'un fonds commun, peu différencié, d'études générales (les arts triviaux), mais aspirent à une formation adaptée à leurs besoins professionnels. L'université se fait utile. Les clercs et, plus encore, les pasteurs protestants, qui s'identifient eux-mêmes comme 'ministres du Verbe', doivent désormais être instruits dans la science du Verbe, la théologie. Alors que les pays catholiques multiplient les séminaires tridentins, destinés à la formation théologique du clergé, les territoires protestants rivalisent à fonder 'académies', facultés et chaires de théologie, dans un but identique. L'exigence d'une instruction appropriée se fait sentir de même dans cette autre fonction clé des communautés urbaines, celle de l'échevin, qui est à la fois législateur, administrateur et juge. Dans une série de *Proverbia in Scabinos, ut Scabinus videre possit quid illius officij sit*, que l'on trouve dans un manuel de jurisprudence de la première moitié du XVI^e siècle destiné aux échevins de la ville de Zutphen, l'auteur anonyme insiste sur la nécessité pour l'échevin de savoir consulter le droit écrit s'il veut remplir son office honorablement et assurer à la justice de sa ville le rayonnement nécessaire.²⁶

En interaction avec les attentes de ses usagers, l'université elle-même s'adapte peu à peu à ces exigences. Si l'université médiévale était avant tout une institution préparant le grand nombre à l'acquisition d'une culture générale, celle des 'arts', et tout particulièrement du *trivium*, c'est-à-dire de l'art de raisonner, de bien parler, de formuler et résoudre les problèmes, l'université de l'époque moderne laissera cette fonction 'propédeutique' de plus en plus aux collèges d'humanités, préparatoires à l'université elle-même. Elle s'appliquera, par contre, à formuler des programmes qui, en mettant – dans les limites de l'état actuel des sciences, bien sûr – l'accent sur un savoir spécialisé, sachent attirer ceux parmi les étudiants qui cherchent à l'université la préparation à une profession précise: celle de pasteur, de médecin, d'avocat.

Ce changement d'orientation se reflète dans le type de diplômes recherchés et dans leur statut. Au Moyen Âge, le docteur était rare, son prestige élevé: le docteur en droit pouvait aller jusqu'à réclamer les prérogatives de la noblesse. Le gradué ordinaire se contentait d'une licence ou d'une maîtrise

26) Arch. d'État en Gueldre, Fonds des États du Quartier de Zutphen, no. 843*, fol. 24.



Graphique 3. Dernière faculté fréquentée par les étudiants originaires de Zutphen, 1350-1824 (en pourcentages du total, par périodes de 50 ans).

ès arts. A partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, ce système bascule vers une multiplication des diplômes obtenus dans les facultés supérieures, corrélativement à une dépréciation des grades ès arts (*annexe 2*). Dès la fin du XVI^e siècle, celui qui à Zutphen s'intitule 'licencié' (*licenciaat*), est un licencié en droit, contrairement à son homonyme d'un demi-siècle plus tôt, qui l'était ès arts. Et c'est tout d'abord aux universités les plus prestigieuses du Moyen Âge (Orléans et Padoue notamment, cf. *annexe 1*) que l'on va chercher ce titre, comme pour en souligner la valeur symbolique.

Tout au long de l'Ancien Régime on assiste ainsi à une double évolution. L'on voit, d'une part, l'essor des facultés 'professionnelles', au détriment de celle des arts. Même totalisée avec la théologie dont elle devient en grande

partie une simple propédeutique, la faculté des arts n'arrive qu'à attirer un tiers des étudiants à la fin de l'Ancien Régime (*graphique 3, annexe 3*). L'on constate, d'autre part, la prépondérance croissante de la faculté de droit, une emprise qui traduit en même temps un élargissement du spectre de ses intérêts: outre la jurisprudence, elle englobe peu à peu des embryons de sciences politiques et administratives, tout en prenant des allures d'une nouvelle 'faculté générale' qui introduit à la connaissance d'ensemble de la société. Ainsi elle prend progressivement la relève de l'ancienne faculté des arts.

La même ambiguïté se reflète dans l'augmentation constante du taux de diplômés parmi les étudiants (*annexe 2*), qui est principalement à mettre sur le compte des étudiants en droit: de 1750 à 1824, ceux-ci totalisent jusqu'à 119 des 135 doctorats obtenus (soit 88,1%) contre 13 (soit 9,6%) pour les étudiants en médecine. Si l'on considère le doctorat comme la sanction finale d'un curriculum d'études et une preuve de capacité, l'augmentation du nombre atteste, en soi, une remise en ordre du fonctionnement de l'université et une meilleure équation entre études et exigences professionnelles. Mais ce sont précisément les contours élargis, sinon flous, des études de droit et le caractère extrêmement vague des exigences posées pour l'obtention du grade, qui en font en même temps un curriculum et un diplôme 'général' par excellence, recherché davantage pour sa valeur socialisante ou son prestige parmi l'élite qui gouverne villes et provinces, que pour les compétences précises qu'il suppose.

6. *Production de culture et reproduction des élites*

De fait, au fur et à mesure que l'Ancien Régime progresse, la culture sert d'instrument à l'aide duquel les élites se retranchent dans leur milieu. À telle enseigne que l'on peut légitimement se demander si, les inévitables exceptions mises à part, la question d'une possible mobilité sociale par le biais de l'enseignement a un sens pour cette période. Les dés ne sont-ils pas pipés? À partir des données sur le niveau de qualification des élèves entrant à l'école latine, que deux recteurs successifs ont consignées sur leur registre entre 1687 et 1722, l'on peut construire une grille qui montre sans équivoque que les jeux étaient faits dès avant l'enseignement secondaire (*tableau 3*). Les élèves des classes sociales supérieures, surtout celles dans lesquelles l'habitus de la parole écrite domine, possèdent dès lors un niveau de qualification plus élevé que la moyenne, ce qui leur donne une nette avance sur les fils de commerçants, de boutiquiers et d'artisans.

Tableau 3. Niveau scolaire de l'élève et statut social de son père à l'entrée de l'école latine de Zutphen, 1687-1722*

Niveau de qualification:	No- blesse	Patri- ciat	Char- ges publi- ques	Pro- fes- sions libé- rales	Armée	Com- merce et indus- trie	Arti- sanat	Indé- ter- minés
Lire et écrire en néerlandais et en latin, conjuguer, étymologie ^a	1	5	4	5		6		5
Lire et écrire en néerlandais et en latin ^b	2		5	1		8	1	4
Lire et écrire en néerlandais seulement ^c	1	4	20	12	3	34	6	6
Lire bien, écrire un peu/écrire bien, lire un peu ^d				4		8	4	1
Lire à peine, écrire peu ou pas du tout ^e	1		3		2	6	5	2

* D'après les mentions portées sur le registre par le recteur de l'école latine. L'information n'est disponible que pour certaines années de cette période (N=169). Exemples d'indications sur le niveau de qualification:

- ^a Potuit legere et scribere latine et belgice, (inceptit) declinare et conjugare et praecepta etymologiae.
^b Potuit (prompte) legere et (bene, nitide, eleganter) scribere belgice ac (utcumque, mediocriter) latine.
^c Potuit legere et scribere (belgice).
^d Belgice prompte legere, scribere utcumque; bene scribere, legere utcumque.
^e Legere (utcumque), non scribere; mediocriter legere, vix scribere.

C'est bien l'habitus culturel transmis au sein de la famille qui peut être considéré ici comme le facteur déterminant. Il permet aux élites de se reproduire en utilisant à bon escient les structures d'enseignement qui s'offrent, tout en se servant des fonds communs disponibles. Cet usage collectif différentiel de l'équipement scolaire se lit clairement dans les *tableaux 4 et 5* (voir aussi l'*annexe 4*). L'on retrouve dans les colonnes du *tableau 4* l'asymétrie du recrutement social de l'école latine que le niveau de qualification existant au départ faisait déjà supposer. Alors que les nombres de nouvelles entrées à l'école latine diminuent dramatiquement, la

part des professions lettrées (patriciat, charges publiques, professions libérales, pasteurs et enseignants) dans le recrutement augmente: il passe de 49% dans le dernier quart du XVII^e siècle à 55% à la fin du XVIII^e, au détriment des classes moyennes non lettrées (commerce et industrie) et de l'artisanat. Les élites non lettrées (noblesse, armée), elles, arrivent à peine à se maintenir. C'est donc bien le privilège culturel que s'avère ici le facteur déterminant. Qui plus est, il s'agit d'une culture au service de l'exercice du pouvoir, puisque les dissidents confessionnels qui n'ont pas accès aux fonctions publiques, s'effacent du tableau.

Tableau 4. Recrutement local de l'école latine de Zutphen selon les origines socio-professionnelles des parents d'élèves, 1674-1799*

Catégorie socio-professionnelle des parents d'élèves	Nombres d'élèves							
	1674-1699		1700-1736		1762-1799		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%
Noblesse ^a	14	6,1	9	5,5	6	5,0	29	5,7
Patriciat ^a	15	6,6	15	9,2	13	10,8	43	8,4
Armée ^a	10	4,4	10	6,1	4	3,3	24	4,7
Charges publiques ^a	42	18,4	33	20,1	23	19,2	98	19,1
Professions libérales ^b	9	4,0	5	3,0	8	6,7	22	4,3
Pasteurs et enseignants	29	12,7	26	15,9	22	18,3	77	15,0
Commerce et industrie	89	39,0	52	31,7	38	31,7	179	35,0
Artisanat	20	8,8	14	8,5	6	5,0	40	7,8
Total	228	100,0	164	100,0	120		512	
Non identifiés								
– N	36		32		8		76	
– % du total général	13,6		16,3		6,3		12,9	
Total général	264		196		128		588	
Moyenne annuelle	10,2		5,3		3,4		5,8	

* Dépouillement de la moitié du fichier (lettres A à J et T à W).

On a retenu les élèves soit nés ou baptisés dans la ville, soit dits 'Zutphaniensis', soit nés de parents domiciliés dans la ville (même temporairement). Des élèves nés de parents notoirement catholiques ne figurent que dans les catégories des professions libérales (3), du commerce (18) et de l'artisanat (1), soit au total 4,3% (mais ce taux doit être considéré comme un minimum) et toujours avant 1736.

^a Les échevins et officiers militaires ou civils d'extraction noble ont été comptés avec la noblesse.

^b Dans la mesure où ils n'appartiennent pas au patriciat.

Les résultats de la confrontation entre les sorties de l'école latine et les entrées à l'université, réunis sur le *tableau 5*, suggèrent eux aussi que le collège sert surtout à renforcer des choix socio-culturels faits par les parents à l'intention de leurs enfants, indépendamment de la réussite de ceux-ci à l'école. Visiblement, les choix se font en interaction avec un palmarès scolaire prédestiné par des niveaux initiaux de qualification, qui sont davantage fonction de l'origine sociale que de l'excellence individuelle. Pour autant que la méritocratie individuelle existe, elle demeure tempérée par la reproduction globale des groupes sociaux. Alors que plus des deux tiers des enfants provenant des professions lettrées passent de l'école latine à l'université, ce n'est le cas que du tiers des enfants des autres catégories (noblesse, armée, commerce, artisanat). Qui plus est, le choix de la faculté est très largement fonction des espérances de carrière que le milieu d'origine peut laisser entrevoir: le droit domine quasi exclusivement le haut de la société, la médecine (un 'vil métier')²⁷, mais surtout la philosophie et la théologie apparaissent comme les choix des défavorisés. Dans tous les milieux, la tendance à la reproduction des disciplines est manifeste.

Il y a donc là un double mode de fonctionnement du collège. Pour le premier groupe d'élèves, favorisé au départ par un habitus intellectuel transmis par la famille, il sert de vestibule aux études supérieures, en fournissant, en quelque sorte, les outils intellectuels qui leur permettront de bien fonctionner dans le milieu des lettrés, de l'administration et du pouvoir. L'imbrication de cet habitus intellectuel dans une filière de transmission dynastique se vérifie bien sur le tableau de l'*annexe 4*, qui synthétise, par grandes catégories sociales, la fréquentation des universités et l'obtention des grades en tant que tradition familiale. La bourgeoisie patricienne protestante – celle qui possède et distribue les fonctions de régence et les charges publiques – arrive en tête aussi bien pour le nombre d'étudiants par famille que pour le taux de ceux qui finissent leurs études en prenant un grade. Les catholiques, auxquels les fonctions publiques sont devenues inaccessibles, se raréfient, en revanche, à l'université; au XVIII^e siècle, ils se détournent même totalement du système de transmission familiale de l'habitus intellectuel pour ne plus envoyer à l'université que des étudiants isolés, signalés par leur excellence individuelle. C'est dans les milieux des dissidents que la méritocratie a pu s'ancrer en priorité.

27) Sur le statut social des médecins dans la République des Provinces-Unies, cf. mon essai "Non satis dignitatis ... Over de maatschappelijke status van geneeskundigen tijdens de Republiek", in: *Tijdschrift voor geschiedenis*, t. 96 (1983), pp. 379-406.

Tableau 5. Rapport entre les sorties de l'école latine de Zutphen et les entrées à l'université, 1674-1799*

Catégorie socio-professionnelle des parents d'élèves	Pourcentage des élèves de l'école latine passant à une université ou une école illustre				Faculté d'entrée (en % du total de la catégorie socio-professionnelle)					Nombre d'élèves
	1674-1699	1700-1749	1750-1799	total de la période	Arts ou philosophie	Théologie ^a	Médecine	Droit	Faculté incon nue	
Noblesse ^b	21,4	33,3	66,7	34,5	—	—	—	90,0	10,0	29
Patriciat	80,0	100,0	72,7	83,3	—	—	—	100,0	—	18
— de la ville de Zutphen ^b	70,0	83,3	66,7	76,0	—	31,6	—	68,4	—	25
— des autres villes du comté	20,0	60,0	25,0	37,5	—	22,2	11,1	66,7	—	24
Armée ^b	52,4	70,0	65,2	61,2	1,7	26,7	1,7	61,7	8,3	98
Charges publiques ^b	55,6	100,0	62,2	68,2	6,7	13,3	26,7	46,7	6,7	22
Professions libérales ^c	58,6	65,4	90,9	70,1	—	50,0	5,6	38,9	5,6	77
Pasteurs et enseignants	32,6	30,8	42,1	34,1	11,5	49,2	9,8	21,3	8,2	179
Commerce et industrie	5,0	35,7	33,3	20,0	—	75,0	25,0	—	—	40
Artisanat										

* Dépouillement de la moitié du fichier (lettres A à J et T à W). Voir la légende du tableau 4.

^a Facultés de théologie protestante ou catholique, mais sans les séminaires.

^b Les échevins et officiers militaires ou civils d'extraction noble ont été comptés avec la noblesse.

^c Dans la mesure où ils n'appartenaient pas au patriciat.

Le second groupe d'élèves, en revanche, se sert de l'école latine surtout comme d'un instrument de socialisation avec les futures élites culturelles et politiques. Accessoirement, elle pouvait être utilisée par eux comme un tremplin pour atteindre les étages inférieurs de l'édifice des professions lettrées (professeur de collège, pasteur, médecin) et – qui sait? – pour amorcer une séquence d'ascension sociale étalée sur plusieurs générations. À vrai dire, la médecine occupe dans ce système une position intermédiaire (*tableau 6*). D'une part, elle apparaît comme une discipline réservée au même milieu professionnel, déjà pourvu de l'habitus et du regard médicaux. Mais elle constitue, d'autre part, une étape privilégiée dans les séquences d'ascension sociale qui, parties des classes moyennes, empruntent la voie des professions lettrées. Par ailleurs, en tant que profession libérale, le métier de médecin (comme celui d'avocat) reste ouvert aux dissidents religieux: leurs élites culturelles y trouvent en quelque sorte un refuge, en attendant des temps meilleurs.

Dans ces conditions, faut-il finalement s'étonner de l'éclosion d'une sourde résistance, dans la société locale, contre les privilèges aussi bien culturels que sociaux et économiques que ce système auto-reproducteur engendrait pour les classes favorisées au pouvoir? Nous en trouvons, sur le terrain même qui nous occupe, une preuve éclatante dans le renversement du pouvoir dont la Révolution batave fut responsable (*tableau 7*).²⁸ Le Comité de vigilance révolutionnaire était, on s'en doute, tout le contraire d'un club universitaire. Fait significatif, toutefois: dès qu'il s'agissait de trouver des gouvernants, ce même Comité fit largement appel à des juristes gradués, et ce réflexe ne se démentit pas par la suite.²⁹ La reconnaissance d'un habitus intellectuel et d'une compétence professionnelle prime donc les divisions de classe, une fois la soif du bouleversement assouvie. Peut-on trouver une meilleure preuve de la réussite de l'ancien système scolaire? Ne s'était-il pas fait l'instrument d'un ordre socio-culturel dont les valeurs apparaissent comme intériorisées par ceux-là mêmes qui en étaient exclus?

28) D'après les données biographiques rassemblées et publiées par H. J. Wijers, "Het stadsbestuur van Zutphen", in: *Oud-Zutphen*, t. 2 (1983), pp. 1-7; 3 (1984), pp. 13-16, 100-103; 4 (1985), pp. 81-87; 5 (1986), pp. 1-10.

29) Les facteurs de continuité à toute épreuve, figurant dans les différents régimes, étaient les juristes Barthold van Hasselt et Govert Anne Verstege.

Tableau 6. Origine sociale des étudiants en médecine originaires de Zutphen, 1600-1799

Catégorie sociale du père	Études commencées en			Études non achevées par un grade en médecine	Carrière hors du secteur médical	Dissidents confessionnels
	1600-99	1700-99	total			
Noblesse, patriciat	–	–	–	–	–	–
Armée	1	6	7	4	1 juriste	1 luthérien
Secteur médical dont:	5	8	13	2	–	–
– médecins	2	4	6	1	–	1 luthérien
– chirurgiens	2	3	5	1	–	1 mennonite
– pharmaciens	1	1	2	–	–	–
Charges publiques, avocats et procureurs	6	3	9	3	1 professeur de collège	1 catholique
Pasteurs et enseignants	2	9	11	3	–	1 luthérien
Commerce	7	10	17	3	1 secrétaire	6 catholiques
Artisanat	4	–	4	2	1 professeur de collège	1 mennonite
					1 marchand	–
Total	25	36	61	17	5	12
Non identifiés	4	1	5	5	[1 pharmacien]	1 catholique
Total général	29	37	66	22	5	13

Tableau 7. Les membres des municipalités successives de Zutphen et l’enseignement latin sous la Révolution batave et le régime français, 1795-1813*.

	Nombre de membres	Membres ayant reçu une formation latine			Juristes gradués	Médecins gradués	Nobles	Membres sans formation latine	Taux de continuité: % des membres conservés de la municipalité antérieure
		Total	à l'université	à l'école latine seule					
Conseil de régence de l'Ancien Régime (1794/1795) ^b Comité de vigilance [révolutionnaire] (1795-1798) Municipalité révolutionnaire (1795-1808) Municipalité constitutionnelle (1802-1808) Municipalité créée sous le Royaume de Hollande (1808-1811) Conseil municipal du régime français (1811-1813)	N ^a	%	%	%	%	%	%		
	18	100	94	6	72	–	28	–	sans objet
	52	10	2	8	–	2	–	90	–
	27	55	48	7	37	4	7	44	26
	10	90	90	5	70	–	20	10	40
	20	80	75	–	70	–	15	20	45
33	73	70	3	58	3	12	27	42	

* En pourcentages arrondis à l’unité la plus proche.
^a Total des membres dans la période indiquée.
^b Bourgmestres, échevins, secrétaires et trésoriers en service quand survint la Révolution batave.

Annexe 1

Nombre d'entrées d'étudiants originaires de Zutphen dans les universités et écoles illustres, 1275-1824*

	Avant 1350	1350 -99	1400 -49	1450 -99	1500 -49	1550 -99	1600 -49	1650 -99	1700 -49	1750 -99	1800 -24 ^a	Total
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
Bologne	1	1	—	1	1	—	—	—	—	—	—	4
Rome	—	—	—	—	1	1	5	—	—	—	—	7
Padoue	—	—	—	—	—	—	7	2	—	—	—	9
Sienne	—	—	—	—	—	2	2	2	—	—	—	6
Florence	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	1
Prague	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
Erfurt	—	2	2	6	1	—	—	—	—	—	1	12
Cologne	—	3	25	76	58	39	11	20	8	2	2	242
Heidelberg	—	3	1	1	1	3	4	3	—	—	—	16
Rostock	—	—	3	15	1	1	1	—	—	—	—	21
Vienne	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1
Trèves	—	—	—	1	—	—	1	—	—	—	—	2
Greifswald	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	1
Wittenberg	—	—	—	—	1	3	—	—	—	—	—	4
Francfort/O	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Marbourg	—	—	—	—	—	2	7	1	—	—	—	10
Helmstedt	—	—	—	—	—	2	1	—	—	—	—	3
Herborn	—	—	—	—	—	1	4	—	—	—	—	5
Würzburg	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Mayence	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Brême	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Steinfurt	—	—	—	—	—	—	10	6	2	—	—	18
Duisburg	—	—	—	—	—	—	—	11	3	5	2	21
Strasbourg	—	—	—	—	—	—	—	1	1	1	—	2
Halle	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1
Mörs	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1
Lingen	—	—	—	—	—	—	—	—	16	—	—	16

	Avant 1350	1350 -99	1400 -49	1450 -99	1500 -49	1550 -99	1600 -49	1650 -99	1700 -49	1750 -99	1800 -24 ^a	Total
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
Göttingen	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1
Louvain	—	—	—	4	10	10	6	5	3	1	—	39
Douai	—	—	—	—	—	4	—	—	—	—	—	4
Bâle	—	—	—	—	—	1	4	1	—	—	—	6
Genève	—	—	—	—	—	1	4	—	—	—	—	5
Paris	3	8	4	—	—	3	6	—	—	1	—	25
Montpellier	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
Orléans	—	—	—	1	4	14	45	4	—	—	—	68
Bourges	—	—	—	—	—	2	5	—	—	—	—	7
Caen	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Poitiers	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Angers	—	—	—	—	—	—	3	—	—	—	—	3
Saumur	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1
Leyde	—	—	—	—	—	3	95	140	94	71	31	434
Franeker	—	—	—	—	—	4	77	69	29	15	3	197
Groningue	—	—	—	—	—	—	63	49	7	17	7	143
Utrecht	—	—	—	—	—	—	20	67	46	31	11	175
Harderwyk	—	—	—	—	—	—	22	86	117	106	27	358
Deventer	—	—	—	—	—	—	43	83	14	15	7	162
Amsterdam	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	1	3
Dordrecht	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1
Total général	5	18	36	106	78	97	452	551	343	267	90	2043
Moyenne annuelle	0.1	0.4	0.7	2.1	1.6	1.9	9.0	11.0	6.9	5.3	3.6	3.8

Annexe 2

Rapport entre les nombres d'immatriculés, d'étudiants et de gradués originaires de Zutphen, 1275-1824

Période	Étudiants		Coefficients d'immatriculation		Gradués				Pérégrinants			
	Immatriculations	Personnes	apparents ^a	réels ^b	Total des gradués		Dans les facultés supérieures seulement ^c		Total des pérégrinants		Entrés à trois institutions ou plus	
					N	%	N	%	N	%	N	%
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1275-1299	1	1	1,00		—	—	—	—	—	—	—	—
1300-1324	1	1	1,00		—	—	—	—	—	—	—	—
1325-1349	3	3	1,00		2	66,7	1	33,3	—	—	—	—
1350-1374	6	6	1,00		5	83,3	—	—	—	—	—	—
1375-1399	13	12	1,08		5	41,7	1	7,7	1	8,3	—	—
1400-1424	13	11	1,18		3	27,2	—	—	2	18,2	—	—
1425-1449	23	23	1,00		1	4,3	1	4,3	—	—	—	—
1450-1474	33	30	1,10		13	43,3	1	3,0	3	10,0	1	3,3
1475-1499	73	70	1,04		37	52,8	5	6,8	2	2,9	—	—
1500-1524	46	45	1,02		24	53,3	5	10,1	1	2,2	—	—
1525-1549	35	31	1,13		11	35,5	4	11,4	3	9,7	1	3,2
1550-1574	52	40	1,30		21	52,5	10	25,0	9	22,5	2	5,0
1575-1599	48	39	1,23		—	—	—	—	5	12,8	2	5,1
1600-1624	147	68	2,16	2,15	16	23,5	15	22,1	37	54,4	18	26,5
1625-1649	322	162	1,99	1,93	36	22,2	35	21,6	94	58,0	40	24,7
1650-1674	333	169	1,97	1,92	29	17,2	27	16,0	84	49,7	44	26,0
1675-1699	235	152	1,55	1,49	47	30,9	47	30,9	54	35,5	14	9,2
1700-1724	207	125	1,66	1,56	52	41,6	51	40,8	47	37,6	10	8,0
1725-1749	146	96	1,52	1,36	54	56,3	54	56,3	27	28,1	4	4,2
1750-1774	147	95	1,55	1,33	54	56,8	54	56,8	21	22,1	1	1,1
1775-1799	139	91	1,53	1,32	43	47,3	42	46,2	25	27,5	2	2,2
1800-1824 ^d	106	70	1,51	1,34	38	54,3	37	52,9	22	31,3	1	1,4
Total	2129	1370	1,59	1,51	491	36,6	390	29,1	437	32,6	140	10,4

^a Soit le nombre d'immatriculations divisé par le nombre de personnes physiques.

^b Déduction faite des immatriculations répétées à la même université, sans absence physique dans l'intervalle.

^c Théologie, médecine et droit.

^d Pour la période 1800-1824, seuls les étudiants ayant débuté leur curriculum avant 1815 ont été pris en compte.

Annexe 3

Dernière faculté fréquentée par les étudiants originaires de Zutphen, 1275-1824

En nombres absolus	Avant 1350	1350 --99	1400 --49	1450 --99	1500 --49	1550 --99	1600 --49	1650 --99	1700 --49	1750 --99	1800 --24	Total
Faculté inconnue	—	7	5	18	8	20	30	54	11	8	1	162
Arts	3	10	27	69	42	31	41	42	13	18	7	303
Théologie	—	1	—	7	10	3	45	91	63	36	16	272
Médecine	1	—	1	1	1	—	4	22	17	6	13	65
Droit	1	—	2	5	15	25	110	112	117	118	33	538
Total	5	18	34	100	76	79	230	321	221	186	70	1340

En pourcentages du total par période:*

Faculté inconnue	—	39	15	18	11	25	13	17	5	4	1	12,1
Arts	60	56	79	69	55	39	18	13	6	10	10	22,6
Total cumulé	60	95	94	87	66	64	31	30	11	14	11	34,7
Théologie	—	5	—	7	13	4	19	28	28	20	23	20,3
Total cumulé	60	100	94	94	79	68	50	58	39	34	34	55,0
Médecine	20	—	—	1	1	—	2	7	8	3	19	4,9
Droit	20	—	6	5	20	48	48	35	53	63	47	40,1

* Pourcentages arrondis à l'unité la plus proche

Annexe 4

Structure sociale des dynasties intellectuelles, 1600-1799: familles originaires de Zutphen fournissant au moins trois étudiants sur au moins trois générations

	Pourcentages d'étudiants prenant un grade en:								Total général	
	1600-1624	1625-1649	1650-1674	1675-1699	1700-1724	1725-1749	1750-1774	1775-1799	gradués %	étudiants N
Noblesse										
– protestante	0	7,1	8,3	5,6	25,0	22,2	29,0	27,3	14,7	150
– catholique	0	0	0	0	*	0	*	*	0	17
Total noblesse	0	5,4	6,9	5,3	25,0	20,0	29,0	27,3	12,9	167
Bourgeoisie										
– protestante										
a. patricienne	50,0	31,3	40,9	64,5	69,0	84,8	87,5	83,3	65,6	215
b. autres	33,3	32,6	28,3	43,1	41,0	64,0	78,8	57,1	47,1	306
Total protestants	42,9	32,0	32,0	51,2	52,9	72,3	83,1	69,2	54,7	521
– catholique	33,3	40,0	40,0	45,5	33,3	100,0	*	*	47,4	38
Total bourgeoisie	42,6	32,9	32,9	50,5	52,1	72,6	83,1	69,2	54,2	559
Total général %	22,8	26,2	26,3	42,9	48,2	67,0	65,6	61,9	44,8	726
n	42	122	114	112	83	94	96	63		

* pas d'étudiants

Familles retenues (et nombre d'étudiants par famille):

Noblesse protestante: Van Heeckeren (26), Schimmelpenninck van der Oye (19), Van der Capellen (15), Van der Hall (11), Van Lintelo (9), Kreyneck (8), Van Palland van Keppel (7), Bentinck, Gansneb gen. Tengnagel, Sloet (6), Van Goltstein, Van Rhemen (5), Van Dorth, Van Nagell, Ripperda, Van Rouwenoot (4), Van der Borch van Verwolde, Van Eck, De Rode van Heeckeren, Tengnagel van Gellicum (3). Moyenne par famille: 7.5.

Noblesse catholique: Buninck, Van Westerholt (5), Van Dorth (4), Veer (3). Moyenne par famille: 4.3.

Patriciables, bourgeoisie patricienne: Van Hasselt, Wentholt (26), Op ten Noort (22), Schomaker (16), Haesebroeck (15), Kaldenbach (12), Sels (11), Van Essen (9), Lansinck, Van Santbergen (8), De Leeuw van Coolwijk (7), Van Lochteren, Opgelder, Schutten, Valck, Verstege (6), De Bruijn, Staring (5), Couleman, Grothe, Van Munster (4), Van Winshem (3). Moyenne par famille: 9.8.

Protestants non-patriciens: Kremer (19), Lulofs (15), Copes (11), Solner (10), Rauwers (9), Francken, Snethlage (8), Avercamp, Lambergen, Van Megen, Plegher, De Roy, Schluiter (7), Biber, Van Dam, Odé, Van Swinderen, Welmers (6), Abbing, Van Hamel, Hoppenbrouwer, Colenbrander, Loderus, Mobach, Scheers, Umbgrove, Vatebender, Volmer, Wolterbeek, Worm (5), Van Gelder, Haeck, Van Hummel, Van Lindt, Lomeyer, Mess, Spancker, Tengbergen, Toe Water, Vermeer, Weeninck (4), Gijse, 's-Graeuwen, Hoselman, Patronus, Smit, Verhuell, Ter Vile, Wilhelmius, Willinck (3). Moyenne par famille: 6.1.

Catholiques: Haeck, Valck (5), Abbing, Van Eyl, De Ruiter, Velthoen (4), Lansinck, Mocking, Van Ommeren, Roelofs (3). Moyenne par famille: 3.8.